

III.

Quittons maintenant les morts pour nous occuper des vivans. Tout le monde sait qu'O'Connell avait une prédilection toute particulière pour la nature presque sauvage de son pays, et qu'il aimait la chasse avec passion. Sa meute, composée de chiens de pure race irlandaise, était citée dans toute l'Europe. O'Connell ne quittait l'agitation de la vie publique que pour se livrer à l'ardeur de la chasse : ce qui n'a pas peu contribué à développer et à entretenir la force extraordinaire dont il était doué, et qui lui a donné le pouvoir de lutter pendant près d'un demi-siècle contre les ennemis sans nombre de son pays. Le temps n'avait en rien affaibli son ardeur, et si l'on venait à parler devant lui de la beauté sauvage des montagnes du Kerry, ou s'il entendait les aboiemens de ses chiens, l'esprit irlandais se réveillait subitement en lui, et dans l'arène où il combattait pour l'indépendance nationale, aussi bien qu'à la chasse, il montrait une activité et un courage inépuisables.

Une chasse dans le Kerry ne ressemble en rien à une chasse en Angleterre, où l'on voit une foule de cavaliers en habits rouges franchir haies et fossés, à la poursuite du lièvre ou du renard. En Irlande, il serait impossible de suivre la chasse à cheval ; il faudrait avoir pour montures des chèvres ou des chamois ; aussi se contente-t-on d'aller à pied.

Au point du jour, O'Connell est déjà debout. Une vingtaine de chiens, choisis parmi les meilleurs de la meute, l'attendent devant la maison, et une troupe d'hommes à l'air farouche servent de traqueurs. Les chasseurs s'emparent de longs bâtons ferrés pour s'aider à gravir les montagnes, vers lesquelles ils se dirigent, après s'être partagés en bandes. Il se fait un moment de silence ; enfin la chasse commence.

Les chiens commencent par battre le terrain dans toutes les directions, tandis que les chasseurs attendent tranquillement sur les hauteurs que le lièvre paraisse.

Tout à coup un chien donne de la voix ; tous les autres se précipitent de son côté, et le lièvre part comme un trait, poursuivi par les chiens et par les chasseurs. Tantôt il disparaît, tantôt il reparait, pour disparaître de nouveau ; puis tout devient silencieux : les chiens ont perdu la trace ; mais bientôt leurs voix sonores retentissent de nouveau, leurs aboiemens redoublent : ils ont retrouvé la trace, et le lièvre, harcelé, vient droit aux chasseurs. L'animal reste un moment immobile ; puis s'assied sur ses deux pattes de derrière, dresse les oreilles, écoute, et, comme s'il eût reconnu le danger, reprend sa course, rapide comme le vent, et disparaît derrière un rocher en saillie. Les traqueurs arrivent alors ; un coup de sifflet se fait entendre ; les aboiemens des chiens deviennent de plus en plus bruyans et précipités, et le lièvre est forcé. Un hallo général annonce alors que la chasse est finie, et les chasseurs, se dirigeant au travers des sentiers tortueux de la montagne, regagnent Darrynane.

Nulle part O'Connell n'était plus aimable qu'au milieu de sa famille, composée, tant enfans que petits-enfans, de trente-six personnalités, qui tous étaient pleins d'amour et de respect pour lui.

Aucun roi n'exerça jamais d'influence plus grande sur une na-

Leur fils, qui a fait élever ce monument. La plus grande ambition de sa vie, longue et respectée, fut de soustraire une ancienne famille à une oppression non méritée. Son dévouement était pur et désintéressé, son amour pour son pays sincère et dévoué. Son attachement à l'antique foi de ses pères et à l'église du Christ, était sa première gloire, sa plus grande consolation. Il mourut le 10 février, âgé de 97 ans. Plus on le connut, mieux on l'aima. Que son âme repose dans une paix éternelle !

tion qu'O'Connell sur l'Irlande ; ce qui frappe surtout en lui, c'est sa foi ferme et inébranlable et son zèle dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. Comme catholique, il avait dans le cœur de ses compatriotes un puissant auxiliaire. On s'est demandé comment une intelligence aussi supérieure que la sienne, comment un génie si puissant pouvait s'astreindre à la pratique rigoureuse de ces exercices minutieux, et si toute cette dévotion n'était pas tout simplement de la haute politique ? Cela était pourtant facile à expliquer.

Celui qui respecte et honore le droit sacré de la liberté de conscience et l'opinion de ses semblables, et qui est habitué à considérer les pratiques de toutes les sectes religieuses avec un intérêt égal et bienveillant, sait bien,—et il peut le voir chaque jour autour de lui,—combien l'éducation et l'habitude influent puissamment sur la foi religieuse des hommes, et contribuent à former la base de leur croyance. Or, le catholicisme, étant la religion opprimée en Angleterre et en Irlande, devait, par cela même, trouver plus de sympathie.

IV.

Le peuple est-il plus heureux dans les environs de Darrynane que dans les autres parties de l'Irlande ?

Si les habitans de ces parages ne sont pas dans une position meilleure que partout ailleurs, du moins ils sont mieux vêtus et semblent mieux nourris. Il est vrai que leur habitation n'est autre chose que ces pauvres huttes si connues en Irlande ; mais leur petit coin de terre est mieux cultivé, et le peuple a l'air gai et bien portant. Lorsque je demandai l'explication de cette amélioration qui frappe à la première vue, O'Connell me répondit :

—C'est qu'ici le peuple a du poisson, et que dans l'intérieur on n'a que des pommes de terre.

Malgré cela, on y trouve encore beaucoup de pauvreté ;—c'est le mal national, et ce mal ne peut être guéri que par un remède national ;—quoique la misère ne se montre pas au dehors, elle habite le foyer domestique. A Mount Kennedy, dans le Wicklow, sur les propriétés de Earl Fitz William et tout près de son habitation, je ne trouvai dans une auberge autre chose à manger que quelques pommes de terre et un peu de pain.

Lorsqu'on est témoin de pareilles scènes, surtout dans une auberge, on est porté à croire que le pays où l'on se trouve est plongé dans la plus affreuse misère ; mais, d'un autre côté, si l'on se contente de le parcourir sans voir l'intérieur des auberges et des cabanes, on supposera, au contraire, qu'il est riche et heureux, car il est bien cultivé.

Aucun royaume n'est aussi riche ni aussi florissant que l'Angleterre ; aucun royaume n'est aussi pauvre et aussi malheureux que l'Irlande. Il est bien temps que la position de ce malheureux pays soit améliorée ; il est bien temps qu'une contrée aussi fertile reçoive sa part du bonheur et du bien-être dont jouit l'Angleterre.

La cause de la pauvreté de l'Irlande ne peut provenir de la nature de son sol, car il est trop riche. Cette misère ne peut prendre sa source que dans une mauvaise administration et dans la fatalité des événemens ; et c'est non-seulement un devoir sacré pour le gouvernement anglais d'y mettre fin, mais encore ce serait pour lui un avantage ; car, si les grands maux de l'Irlande étaient guéris, la fécondité naturelle de son sol deviendrait, par le commerce, une source de richesse, et l'Angleterre trouverait dans la position florissante de ce pays de plus grands avantages que ceux qu'elle retire de son épuisement.